

Supplément au SOP n° 93, décembre 1984

REMARQUES SUR LA CELEBRATION LITURGIQUE
DANS LES GROUPES OECUMENIQUES DE L'ACAT

Conférence faite par le père Michel EVDOKIMOV
dans le cadre d'un week-end national de
l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture
(ACAT), le 30 septembre 1984 au Mans

Document 93.B

REMARQUES SUR LA CELEBRATION LITURGIQUE DANS LES GROUPES OECUMENIQUES DE L'ACAT

(Conférence faite dans le cadre d'un week-end national de l'ACAT. Le Mans, septembre 1984).

Le constat d'un malaise

Il faut, au point de départ, dresser le constat d'un certain malaise dans le mode de célébration liturgique des groupes oecuméniques de l'ACAT.

A ce malaise sont attachées des raisons de fond, comme des raisons de forme.

Sur le fond, aussi longtemps que les Eglises seront divisées, le malaise subsistera, par absence de l'essentiel, c'est-à-dire de la plénitude de vie et d'amour donnée dans la communion eucharistique. Dieu s'offre aux hommes dans le pain et le vin, et en retour les hommes se font offrande à Dieu, comme ils se font mutuellement offrande de leur être. C'est dans le calice que toute prière puise son inspiration, son énergie, sa flamme propre.

Reconnaissons humblement que la division des Eglises est une offense portée à l'amour trinitaire, modèle de toute unité d'amour. Les trois anges sur l'icône de Roublev s'inscrivent dans la dynamique d'un cercle qui les entraîne dans son tournoiement, et tout le cosmos derrière eux ; assis à la table du banquet, ils projettent, dans leur conseil éternel, d'en révéler le mystère à l'humanité, de lui donner accès à la source unique de l'amour divin. Blessure portée à l'amour trinitaire, la division est également une épreuve, une traversée du désert où nous devons serrer les rangs, tout en nous laissant guider par la nuée lumineuse de l'Esprit Saint. Nous sommes appelés à oeuvrer pour l'unité, en sachant que nous ne sommes pas absolument maîtres de celle-ci : elle viendra lorsque les temps seront mûrs.

Sur la forme, n'oublions pas que nous avons été élevés dans des traditions différentes :

- La tradition protestante : c'est la plus récente. Dans sa controverse avec l'Eglise romaine, dont elle a voulu prendre le contre-pied, elle a mis l'accent non sur la célébration liturgique, sur le sens du mystère, mais sur la prédication de la Parole, sur la prière spontanée. Par voie de conséquence, il s'est développé un fort élément subjectif. Le pasteur Burgelin, par exemple, insiste sur "l'appropriation *personnelle* de la vérité" (les orthodoxes diraient : *conciliaire*), et dénonce un excès : "confondre le spirituel avec la satisfaction de la seule intelligence, et, pour refuser l'idolâtrie du sensible, promouvoir celle de l'entendement." (*Protestantisme français*, Paris, Plon 1945, p. 230 et 232).

- La tradition orthodoxe : l'élément subjectif tend à être éliminé de la célébration. Riche en symboles, celle-ci nous introduit dans le mystère de Dieu, sans négliger de faire appel à tous les sens comme il convient à la religion d'un Dieu incarné. Les textes chantés ou lus sont d'une grande richesse théologique. La théologie de l'Eglise d'Orient dans son ensemble (la doctrine des conciles oecuméniques, les plans de la chute et du salut, la mort et la résurrection) passe dans la liturgie. Si une idée théologique ne peut être vécue liturgiquement, c'est-à-dire communautairement par le peuple, elle risque fort de n'être pas orthodoxe, dans le sens de "conforme à la vérité". Ainsi la théologie dite de "la mort de Dieu" résisterait difficilement à la célébration de la nuit pascale, ou bien alors celle-ci serait supprimée, ce qui ne serait plus de l'orthodoxie. Théologie et liturgie traduisent la révélation de Dieu à son peuple, et passent par telle expression person-

nelle où s'exprime le consensus sur la vérité. Plongé dans une célébration imprégnée du sens de la beauté et du mystère, le fidèle peut courir le risque de se cantonner dans un rôle de spectateur, sans s'engager dans le monde, oubliant que le sacrement du frère, selon saint Jean Chrysostome, est inséparable du sacrement de l'autel. Le trait spécifique de l'orthodoxie est sa fidélité au trésor liturgique de l'Eglise - qui l'a bien souvent conduite au martyre en ce XXe siècle -, pour en vivre le dynamisme profond. Les orthodoxes ont le plus de mal à s'adapter aux célébrations oecuméniques, dont les formes sont très éloignées de la solide structure liturgique qui est la leur. Un autre sens du mot orthodoxie est : la juste louange.

- La tradition catholique : après Vatican II, un plus grand dépouillement du cérémonial liturgique rapproche cette tradition du protestantisme, alors que la réintroduction de l'épiclese dans le canon eucharistique la rapproche du rite byzantin, où c'est par l'action des énergies de l'Esprit Saint qu'est manifestée la réalité du mystère. La multiplication de la célébration de la messe, au détriment des autres formes de prières lors du rassemblement du peuple, risque de provoquer une banalisation de l'acte eucharistique, notamment dans son étape de préparation. La période actuelle de recreation liturgique après l'abandon du latin et du grégorien semble inachevée, encore pleine de tâtonnements, comme en témoignent de nombreux emprunts à l'iconographie ou à l'hymnographie de l'Eglise d'Orient.

Le malaise dont il est question trouve encore son origine dans des habitudes ancrées, dans certains péchés mignons des hommes du XXe siècle : un penchant pour les cantiques aux paroles sentimentales, dépourvues de contenu théologique, une tournure d'esprit résolument intellectualiste. Ainsi, une célébration oecuménique à Notre-Dame de Paris, de soixante minutes (pas une de plus), bourrée par une méditation du Cardinal Lustiger plus une autre du pasteur Jacques Maury, par des lectures de textes divers et de chants de cantiques, le tout minuté à la seconde près, s'apparentait davantage à un marathon intellectuel sans doute épuisant pour le bon peuple parisien, qu'à une cérémonie de recueillement et de prière.

Il arrive que l'ordonnance d'une célébration oecuménique soit le fruit de la préparation d'une équipe dont la compétence, mais non certes la bonne volonté, doit être sérieusement mise en question. Ne s'improvise pas qui veut ordonnateur d'une célébration liturgique. D'où ce sentiment, fréquemment ressenti, que la prière est soumise à une idée, quand elle n'est pas une simple activité, parmi d'autres, accomplie par devoir, alors qu'elle doit toujours réaliser une rencontre, constituer une étape de notre vie, où notre être intérieur se transforme.

Il faut veiller à ce que le président de la célébration n'ait pas toute latitude pour exercer une sorte d'emprise intellectuelle sur les esprits. Dans sa juste protestation contre les excès du cléricalisme de l'Eglise romaine à la fin du Moyen Age, la Réforme a curieusement réintroduit un cléricalisme dans le culte, dans la mesure où sur les épaules du seul pasteur, élevé bien haut dans sa chaire, reposent en dehors de la prédication, le choix des hymnes, la prière spontanée, parfois la formulation libre du symbole de foi, bref l'orientation générale de la piété dans la communauté. De même, dans le pire des cas, la prière spontanée des uns et des autres peut aboutir à un déversement du moi psychique, par manque de sobriété spirituelle, dont la communauté fait les frais. Il n'en va point ainsi dans l'Eglise orthodoxe où les idées, les opinions (politiques ou autres), les sentiments personnels tant du prêtre que des fidèles, s'effacent devant le mystère de la célébration, tous étant tournés, le célébrant compris, en direction du Christ présent, trônant mystiquement sur son autel. Le cléricalisme peut certes se développer, mais ailleurs que dans la célébration liturgique. Ces quelques remarques ne constituent nullement une condamnation de telle pratique, ou innovation liturgiques, dans les Eglises issues de la Réforme ou dans l'Eglise romaine, mais une simple mise en garde, l'aveu d'un malaise (et pas seulement d'un point de vue orthodoxe) en face de certains excès.

Par ailleurs, on voit s'insinuer divers soupçons : un tel va imposer sa liturgie, un autre ses icônes ou son encens que l'on ne supporte pas, un autre fera référence au Christ seul, ou au Dieu trinitaire, un autre débitera un exposé aux accents purement humanitaires... Le mode de célébration du culte protestant, avec ses propres improvisations, sert souvent de base de référence, comme étant le plus dépouillé. Mais en s'alignant sur ce seul dépouillement, catholiques et orthodoxes ne risquent-ils pas de perdre le sel de leur propre tradition ? Il faut bien voir que la prière ne se limite pas à l'écoute d'un discours intellectuel, elle éveille aussi les sources les plus profondes, les plus cachées de la vie au-dedans de nous. Se tenir en présence de Dieu implique beaucoup plus que la formulation d'idées, de sentiments, d'émotions, à l'aide de nos pauvres mots. Lors d'une veillée nocturne de l'ACAT, il y a quelques années, une dirigeante avouait qu'après avoir dit ce qu'elle avait à dire dans sa prière personnelle, elle s'agitait sur sa chaise, ne comprenant plus ce qu'elle faisait là. Je pensais, quant à moi, qu'elle commençait à entrer dans l'esprit de la prière. La présence des enfants dans l'Eglise orthodoxe, un certain va-et-vient - quand il n'est pas excessif ! - ne nuisent pas à la prière dont le siège se situe non dans l'intellect mais dans le cœur.

Si, comme on l'a dit, la prière est l'expression la plus élevée de la spiritualité du peuple de Dieu, il faut reconnaître que nous venons d'horizons bien éloignés les uns des autres, même s'ils tendent à se rapprocher. Notre cantate à trois voix a encore bien des dissonances, mais quels progrès accomplis par rapport aux solos élevés par chacune de nos Eglises aux époques précédentes, dans un désert d'indifférence oecuménique !

La liturgie, acte divino-humain

D'abord, le mot :

- Le *culte*, chez les protestants, fait essentiellement référence à l'hommage rendu à Dieu.

- La *messe*, chez les catholiques, implique étymologiquement l'idée d'un envoi dans le monde pour y témoigner.

- La *liturgie*, chez les orthodoxes, désigne étymologiquement une fonction publique, un service accompli par le peuple, le "laos". La liturgie est l'acte par lequel le peuple exprime sa foi, c'est-à-dire la valeur la plus élevée qu'il peut atteindre et sur laquelle repose sa destinée.

La liturgie n'est pas un acte humanitaire, mais une exigence humaine à l'égard de Dieu. La célébration relie le ciel et la terre, nous met à part dans le monde tout en nous y maintenant pour oeuvrer à la sanctification et au salut des hommes. Il est d'ailleurs légitime de penser que toute la vie du chrétien doit tendre vers la prière. Ainsi, un adhérent de l'ACAT qui recueille des informations, envoie des appels urgents, peut faire de ces actions une prière. Comme l'a écrit Mère Térésa : "Le travail n'est pas la prière, la prière n'est pas le travail, mais nous devons apprendre à prier notre travail".

Deux mouvements principaux entraînent la liturgie :

- Se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu, contempler son visage. Dieu s'offre, vient à notre rencontre. C'est dans le déchiffrement du crucifié glorieux que nous percevons le visage de ceux qui souffrent la passion des hommes.

- Faire l'offrande de nous-mêmes, de nos paroles, de notre visage, de ceux pour qui nous voulons prier, intercéder.

Dieu doit être servi en premier, suivi, écouté. Il convient de prendre garde aux flots de paroles, aux prières encombrées de mots et d'idées qui dispersent l'attention sur des sujets divers sans que l'être trouve son unité. La prière est une plénitude de vie nouvelle, l'homme n'est plus seul, une force spirituelle vient demeurer en lui.

Pour que la célébration oecuménique soit riche et rayonnante, il faut que chacun mène une vie de prière riche et rayonnante dans sa propre Eglise, comme dans sa vie personnelle. En d'autres termes, la prière d'un groupe oecuménique est à la mesure de la prière ecclésiale et personnelle de chaque membre du groupe. Elle n'est pas une création ex nihilo, mais le prolongement, l'approfondissement d'un engagement particulier de notre existence. Nous ne devons pas tout miser sur ces célébrations oecuméniques, qui ne sauraient remplacer la prière dans chacune de nos Eglises, sinon le retour dans le quotidien risque d'être douloureux.

Prier dans sa propre Eglise... On peut préférer, lors d'une prière liturgique dans un groupe oecuménique la célébration d'un culte protestant, d'une messe romaine ou d'une liturgie orthodoxe, à la construction parfois artificielle, ou théologiquement mal fondée, d'une prière dans laquelle un orthodoxe a parfois du mal à se reconnaître. Voyons de plus près ce qu'est la prière liturgique de l'Eglise.

La prière liturgique de l'Eglise

La liturgie n'est pas une création humaine, mais dès le départ elle est soumise aux prescriptions divines, comme celles qui furent reçues par Moïse et consignées dans le livre de l'Exode. Dans les Psaumes, affleurent tous les mouvements de la prière liturgique : supplication de l'homme pécheur implorant le pardon ; louange pour la beauté de la création ; grâces rendues pour les dons du Créateur, etc... C'est dire que la liturgie se situe dans la continuité du culte synagogaal, auquel le Christ donne un sens nouveau, une plénitude totale.

Au coeur de la liturgie chrétienne, comme un noyau de feu embrasant tout le reste, il y a l'eucharistie, la Sainte Cène établie par le Christ en personne en compagnie des apôtres. Tous les chrétiens le reconnaissent, même s'ils vivent ce mémorial sous des formes diverses.

Conjointement avec les catholiques, les orthodoxes affirment qu'il y a une seule Cène, une seule liturgie éternelle, comme en témoigne la célébration angélique autour du trône du Seigneur Sabaoth dans la vision d'Esaié au chapitre 6, attestée par cette parole de l'Apocalypse : l'agneau a été immolé dès la fondation du monde. Dans la célébration eucharistique il n'y a pas répétition de l'acte sacrificiel, mais participation, sur un point de l'espace et du temps, à la liturgie éternelle du Seigneur. La liturgie est cet instant sacré où l'éternité vient faire irruption dans le temps. Il découle de ceci que toute prière liturgique, oecuménique ou non, relie notre être profond au Royaume de Dieu, éveille en nous une dimension d'éternité, ce germe de vie immortelle déposé en nous lors du baptême.

L'Eglise se dit dans la liturgie, qui est l'acte du salut transmis à tous les hommes, à tous les temps. La liturgie constitue l'Eglise, et nous constitue en tant qu'hommes, enfants du Père. L'être humain est un composé de chair, qui le relie à la terre, et d'esprit, qui le relie au ciel. Il convient ni de séparer, ni d'opposer les deux, comme le préconise la pensée dualiste de Descartes ou le grand courant de la philosophie occidentale. Nicolas Cabasilas, théologien laïc du XIV^e siècle à Byzance, donne une précision saisissante : le pain et le vin que nous consommons, nous qui sommes de la boue, nous transforme en la substance du Roi.

Enfants du Père : mais les voies vers le Père sont diverses. Prenons garde qu'un certain prophétisme de nos groupes ne fasse violence à la vie de nos Eglises.

Le mot intercommunion est à bannir : ou il y a communion eucharistique pleine et entière, ou celle-ci n'est pas encore possible, et mieux vaut ne pas donner de faux espoirs dans des actes de communion marginaux et temporaires. On ne communie pas parce que des membres de l'ACAT (ou de telle autre association oecuménique) se sont rencontrés, on communie dans l'Eglise dont la prière liturgique englobe aussi telle rencontre de membres de l'ACAT : il ne faut pas renverser les rôles.

Espace et temps

La prière liturgique s'inscrit dans un espace et un temps donnés. Lors d'une célébration oecuménique il est opportun de se transporter dans un lieu de culte, si faire se peut, ou alors de modifier la disposition de la salle où l'on se trouve, disposer une Bible en évidence, des fleurs, des icônes si la sensibilité s'y prête. L'espace liturgique est un espace orienté, permettant aux hommes d'orienter leur espace intérieur. Les huguenots avaient coutume de déposer une Bible dans une niche près du foyer, centre à partir duquel s'organisait l'espace de leur demeure.

Le temps liturgique est lui aussi orienté vers le Christ. La croix est le pivot de l'histoire. Celle-ci n'est pas une progression dialectique jaillie dans le cerveau de Hegel, construction aussi arbitraire et décevante que le cycle de l'éternel retour auquel on croyait dans l'Antiquité. La formule "in illo tempore", "en ce temps-là", renvoie à une histoire sacrée, dont l'événement (la Nativité, la Résurrection, la Pentecôte...) s'actualise au moment où il est relaté et vécu liturgiquement.

Il y a trois unités de temps liturgique :

- l'année, englobant tout le cycle de la chute et de la rédemption. On ne prie pas dans la même atmosphère à Noël, à Pâques ou au 15 août.

- la semaine, avec l'alternance des jours de travail et du sabbat.

- le jour, avec l'alternance du jour et de la nuit. On prie le matin, à midi ou le soir dans une ambiance chaque fois différente. Comme la nature vivante nous sommes soumis aux cycles organiques. Notre prière est toujours liée à notre situation du moment, elle permet de ne pas vivre le temps en vrac. Dans leur fébrilité, nos contemporains vont de plus en plus vite et ont de moins en moins de temps, assoiffés de cette "petite éternité de jouissance" dont parle Kierkegaard, source d'angoisse et de névrose. Nous devons partir de notre condition existentielle présente, avec toutes ses faiblesses, avant d'oser intercéder sans hypocrisie pour ceux qui sont loin de nous.

Lorsque nous nous sentons nerveux, fiévreux, ou sommes mal dans notre assiette, la prière nous paraît difficile, comme une entreprise insurmontable mais d'autant plus nécessaire. La prière élargit un espace et un temps de silence où les rumeurs du monde s'apaisent, où s'approfondit la paix intérieure, la détente physique même, où la rencontre du Seigneur devient possible, la méditation de sa volonté, la contemplation de son visage. Lorsque Dieu se manifesta au prophète Elie, il n'était ni dans l'ouragan violent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu dévorant, mais dans un souffle doux et léger. Pour entendre sa voix, il faut tendre l'oreille. Et une préparation est nécessaire : éviter toute fébrilité, tout passage intempestif d'une activité intellectuelle, ou autre, à l'état de prière.

Les services liturgiques de l'Eglise orthodoxe ont une certaine longueur, permettant à notre être intérieur de se décrocher des scories venues de l'extérieur, de "déposer tous les soucis du monde", d'ouvrir peu à peu notre cœur à l'écoute de la Parole. La vie spirituelle est une lente élévation, il s'agit de s'y apprêter, d'avoir le temps de "s'habiller le cœur", comme dit le renard au Petit Prince.

Drame et mystère

Le déploiement rituel de la liturgie - les processions, les bénédictions, les gestes, la psalmodie... - l'apparente à une sorte de drame sacré, assez proche de la conception du théâtre dans l'antiquité grecque. Interrogeons-nous sur la présence, ou l'absence, de rites, dont on ne saurait faire l'économie, dans les célébrations oecuméniques. Reconnaissons que l'abandon des formes traditionnelles du culte, de la messe ou de la liturgie, n'a pas entraîné une création de formes nouvelles, laissant le champ libre à des modes de prière souvent arbitraires, parfois bien confus.

N'oublions pas que l'événement liturgique lu, prêché, chanté, joué par les célébrants avec l'assemblée dont les membres sont des acteurs jamais passifs, devient porteur d'une signification permanente, chargé d'un dynamisme lorsqu'il est vécu rituellement, puisqu'il nous renvoie au temps sacré. Par la liturgie, qui brise la catégorie du temps, nous sommes réellement *témoins* de la Nativité du Seigneur, de sa Passion ou de son Ascension. Evoquer à travers la prière liturgique la passion des hommes signifie, à la lumière de la passion du Christ, lui donner un sens, la charger d'espérance.

Sans entrer dans une querelle de mots, mais en nous efforçant d'appréhender la charge de signification dont ils sont porteurs, essayons de tracer la différence entre ce qui d'une part relève du *signe* qui, ou bien ne renvoie qu'à lui-même (un feu rouge à un croisement, un x entre deux chiffres), ou bien renvoie à une réalité dissociée (les signes des temps sont simplement annonciateurs d'un bouleversement), et d'autre part ce qui relève du *mystère*, ou du *symbole*, dont le support (l'icône, le pain et le vin...) rend manifeste, hic et nunc, une réalité transcendante. On fait appel au symbole (étymologiquement le mot signifie "signe de reconnaissance") lorsque les mots, les gestes, sont impuissants à cerner la réalité ineffable.

Dans la liturgie, tout est symbole, tout est mystère, puisque la liturgie nous introduit dans la réalité du Royaume. Baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit c'est, par la puissance des mots, évoquer la présence trinitaire sur un petit enfant. Faire un signe de croix, c'est rappeler ma condition d'homme mortel dans l'attente de la résurrection. L'Evangile porté solennellement dans la petite entrée et précédé d'un cierge, suggère l'incarnation de la Parole dans le monde, que précède le précurseur Jean-Baptiste, de cette parole-lumière qui brille dans les ténèbres... Un champ infini s'ouvre à la méditation, sans qu'il soit nécessaire de rationaliser le mystère. Un autre symbole important : donner, ou se donner la paix, la paix du Seigneur, qui vient d'en-haut, dont nous sommes responsables en ce bas monde. Pour être agréable à Dieu, notre prière doit jaillir d'un cœur en paix avec lui-même comme avec le prochain ; nous pourrions alors être assurés que cette paix, qui dépasse tout entendement, ira se glisser à travers les barreaux les plus épais des prisons.

Enfin le mystère, en manifestant les réalités dernières, trouve son prolongement dans l'attitude prophétique. L'Assemblée générale de l'ACAT à Versailles s'était penchée sur l'étude du prophète, voué au déchiffrement des signes des temps. Dans son *Initiation à la liturgie* (Paris, DDB 1958, p. 51), le père Dalmais remarque que l'Eglise catholique (et ceci est vrai pour l'Eglise orthodoxe) a donné aux siècles passés une importance trop exclusive à l'aspect *cultuel* de la liturgie, aux dépens de son aspect *prophétique*. Les groupes oecuméniques de l'ACAT, par leur apport spécifique, leur attention aux souffrances particulières des hommes de ce monde, peuvent contribuer à préciser, à affermir cette dimension prophétique de la liturgie dans nos Eglises. Jamais close sur elle-même, la liturgie s'ouvre à la passion de toute l'humanité, aux situations les plus douloureuses, prend en charge l'oeuvre du Christ contrecarrée par le mal, par les démons, dans l'histoire présente, nous associe à la communion universelle.

L'Eglise en communion

Le thème de la réflexion et de la prière oecuménique de l'année 1984 était tiré de saint Jean (chap. 11) : "Il fallait qu'un seul homme meure pour réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés". Tous les hommes ne sont pas réunis, mais tous sont appelés, car Dieu a envoyé son Fils non pour juger mais pour sauver le monde. La solidarité du Christ avec le monde fonde notre solidarité, à travers le Rédempteur, avec les joies et les souffrances des hommes.

La liturgie, en tant que banquet eucharistique, est à l'image du banquet messianique des temps futurs, c'est-à-dire que "l'assemblée eucharistique anticipe déjà sur l'assemblée définitive des hommes dans le Royaume futur". (Dalmais, op. cit.).

On objectera que la célébration d'un groupe oecuménique ne constitue pas une assemblée eucharistique. En effet, mais chacun de ses membres représente l'assemblée eucharistique à laquelle il appartient.

Par ailleurs, la mention de mes frères, de ceux qui sont séparés de nous par les barreaux des prisons, les murs des asiles, ou les barbelés des camps, permet de les introduire dans ce mystère d'unité. Invoquer le nom de Jésus dans la situation existentielle des prisonniers, c'est le supplier d'entrer dans leurs souffrances, et de leur accorder le secours d'en-haut. Il y a là une fonction liturgique, sacerdotale, du peuple, une fonction d'intercession, d'offrande à Dieu de cette pitoyable histoire des hommes pour laquelle nous devons demander pardon.

Car, dans une certaine mesure, nous sommes responsables de ce qui se passe dans le monde. La violence de celui-ci nous traverse, et si nous n'agissons pas comme des bourreaux, nous avons parfois de ces colères, de ces paroles véhémentes, capables de blesser notre entourage. Mûri par son expérience au bagne, Dostoïevski affirme que le criminel souhaite d'être châtié, demande sa purification, mais qu'aucun juge humain n'est entièrement blanc devant lui (c'est un des thèmes de *Crime et Châtiment*). Si j'étais un saint, cet homme n'aurait peut-être pas volé, ou tué, écrit l'auteur des *Frères Karamazov*, ce grand roman métaphysique où s'exprime la solidarité des trois frères, moralement responsables du parricide commis par leur quatrième frère, le bâtard.

La liturgie nous met en communion avec le monde des hommes et aussi avec le ciel, elle est ouverture sur les temps derniers, sur le Royaume à venir. Le rite byzantin, dans l'hymne où il est dit que "nous représentons mystiquement les chérubins", met l'accent sur notre participation à la liturgie céleste, célébrée par les anges, chantant le Seigneur trois fois saint autour du trône divin (Esaïe 6). Le caractère pascal de la liturgie - en russe, le mot dimanche signifie "résurrection" - nous fait pénétrer, après avoir suivi le Christ à travers sa passion et sa mort, dans la Jérusalem céleste.

Conclusion

Notre foi chrétienne est toujours liée à une Eglise particulière, qui nous a engendrés, par le baptême, à la vie de l'Esprit. L'oecuménisme veut des chrétiens solidement enracinés dans leur propre tradition. Nous pouvons souffrir des graves imperfections ou péchés dont l'Eglise terrestre, à laquelle nous appartenons, peut se rendre coupable. Mais l'Eglise est un corps divino-humain, le Christ en est la tête, et nous savons que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Plus j'approfondis ma foi et s'accroît en moi le désir de défendre la Vérité, qui est non une abstraction, mais la révélation d'une personne divine, et plus je prends conscience que cette personne divine s'unit également aux autres chrétiens. L'oecuménisme veut des chrétiens solidement formés qui soient aussi des hommes de prière.

En définitive, la liturgie nous unit avec le Christ, avec les hommes, en particulier les souffrants, les torturés, comme ceux dont s'occupe l'ACAT. Notre communion avec la douleur du monde est fonction de notre propre "vie en Christ", de notre communion au Dieu qui mourut sur la croix, et qui par sa résurrection nous donna l'espérance de la vie éternelle.